

Tristement analphabète

À la suite de ma chronique de lundi dernier, j'ai reçu cette réaction d'un lecteur du *Journal*. Je voudrais en partie la partager avec vous. Monsieur Fernan Carrière, de la Fédération canadienne pour l'alphabétisation en français, m'a écrit :

« C'est avec intérêt que j'ai lu votre chronique sur l'analphabétisme ce matin. Je vous remercie d'avoir attiré l'attention de vos lecteurs sur cette réalité, qui est d'ailleurs peu connue dans l'ensemble du public. Elle est surtout trop négligée dans le monde des affaires.

« Vous avez raison, il y a encore moins de deux décennies, on distinguait entre les personnes qui savaient lire et celles qui ne savaient pas lire. On ajoutait une catégorie : l'analphabétisme fonctionnel. Toutefois, les révélations de Jacques Demers, qui ont été faites simultanément à la publication, il y a bientôt deux ans, des données canadiennes de la toute dernière Enquête internationale sur l'alphabétisation et les compétences des adultes (EIACA), ont contribué à projeter un peu plus de lumière sur cet enjeu social et économique important.

« En décembre dernier, Statistique Canada a publié des données plus détaillées sur la situation de l'analphabétisme dans les communautés de langue officielle au pays : les résultats devraient nous inquiéter.

« Il y a quelques semaines, Statistique Canada publiait un autre volet d'analyse de ces données. On y démontrait ce que les spécialistes soupçonnent depuis une quinzaine d'années : une personne peut perdre ses compétences en lecture et en écriture avec l'âge.

« Ce que cette dernière étude nous révèle, c'est que nous ne devrions pas nous fier aux statistiques sur les taux de scolarisation de notre population. Une personne qui a cessé de lire à la fin de ces études, surtout si cette personne a décroché avant la fin du secondaire, perdra ses compétences au fil du temps. J'ai appris le latin lorsque j'étais plus jeune. Je ne l'ai pas pratiqué depuis des décennies. Il m'en reste peu. Le phénomène est semblable pour la lecture, ainsi que pour l'arithmétique.

« Ce que l'EIACA, et l'enquête précédente qui avait été menée en 1994, nous démontre, c'est qu'il y a plusieurs niveaux de compétences en lecture. Ce n'est pas tout de savoir lire. Plusieurs personnes vont réussir à décoder ce qu'ils lisent. Ce qui est moins évident, c'est ce qu'ils ont compris de ce qu'ils lisent. Vous parlez du 20 % de personnes qui ont de la difficulté à lire et à écrire : c'est là à peu près le pourcentage de la population au niveau 1 de compétences en lecture. Les personnes de niveau 2 liront des articles du *Journal de Montréal*, mais ne comprendront pas nécessairement très bien ce qu'ils lisent. Ils ne comprendront que s'ils sont familiers avec le sujet, ou avec le vocabulaire du sujet traité. Mais ils ne s'aventureront pas à lire des articles dans le même *Journal* qui traitent de sujet en dehors de leur zone de confort.

« Le problème, c'est que trop d'employeurs tiennent pour acquis que leurs employés savent lire et écrire. Ce n'est pas si clair que ça. Un examen des données sur l'alphabétisme dans le monde du travail contenues dans l'EIACA est révélateur. Au Québec, 1 600 000 personnes en emploi (excluant les personnes en chômage ou inactives) n'avaient pas les compétences suffisantes (niveaux 1 et 2) pour répondre aux exigences d'une économie du savoir comme la nôtre.

« Les faibles compétences en lecture et en écriture de notre population nous coûtent cher, même en soins de santé. C'est sans compter le déficit démocratique que représente cette situation. »

Les mots nous permettent non seulement de travailler, mais d'étudier, de communiquer, etc. Ils nous permettent d'identifier et de nommer les réalités. Ceux qui ont lu *Les mots pour le dire*, de Marie Cardinal, savent à quel point les mots s'avèrent puissants dans la compréhension de soi.

Notre intelligence, notre imagination et notre pensée passent principalement par des mots. Les écrivains ont d'ailleurs beaucoup parlé de ces « voyages intérieurs » que permettent les mots. Les leaders aussi. Ce n'est uniquement pour le travail que l'analphabétisme est une triste réalité. Par la lecture et l'écriture, nous découvrons le monde, parce que nous avons mis le monde en mots.